

Le monde d'Echenoz à livre ouvert

Sophie Joubert, [L'Humanité](#), 13 décembre 2017

La Bibliothèque publique d'information dévoile les carnets, manuscrits et documents de travail de l'écrivain. Une approche universitaire, transversale et thématique.

Comme les personnages des livres de Jean Echenoz qui quadrillent le globe et reviennent à leur point de départ, le visiteur de l'exposition « Roman, rotor, stator » effectue un voyage circulaire. Emprunté au Méridien de Greenwich, premier roman publié en 1979, le titre renvoie aux rouages de l'écriture, disséqués par le spécialiste de langue et littérature contemporaines Gérard Berthomieu (université Paris-Sorbonne), les commissaires générales Emmanuelle Payen et Isabelle Bastian-Dupleix (Bpi) et Isabelle Diu, conservatrice à la bibliothèque Jacques-Doucet. C'est là que Jean Echenoz a déposé en 2011 ses archives, manuscrits et documents préparatoires : les carnets d'un soldat de la Grande Guerre, le grand-oncle de sa femme, qui ont servi de matériau à 14, les fiches avec des codes couleurs pour les personnages de Cherokee ou la thèse de médecine consacrée au cas Ravel.

L'exposition scrute au microscope les 17 livres de l'auteur

Dans la lignée des expositions consacrées à Claude Simon et Marguerite Duras, cette traversée de l'œuvre de Jean Echenoz est résolument thématique et scrute au microscope les 17 livres publiés par l'auteur aux Éditions de Minuit. Seules quelques lettres ou photographies témoignent des affinités électives : Jérôme Lindon, l'éditeur historique, Jean-Patrick Manchette et Pierre Michon, les amis écrivains.

Conçue en trois parties, « La fiction et ses rouages », « Le plaisir du langage » et « Sur la scène du roman », l'exposition trace des lignes de force, tisse des correspondances, déploie les outils de l'écrivain et les différents états des manuscrits annotés de la main de l'auteur. Se dégagent des figures de style (le zeugme, la récursivité), le goût des jeux de langage et des constructions à tiroirs, un sens de l'humour voisinant avec une pente mélancolique. Comme en témoigne sa collection de cartes postales ou un échange téléphonique avec le poète oulipien et mathématicien Jacques Roubaud, l'auteur des Grandes Blondes a le goût du détail vrai. Qu'il subvertisse le polar, le roman d'espionnage ou réinvente des vies de personnages réels, Jean Echenoz écrit pour apprendre, pour connaître un sujet de manière exhaustive et presque obsessionnelle. Inépuisable source d'inspiration, le cinéma est présent à travers des photographies d'acteurs (Ben Gazzara, Bette Davis) et d'un montage d'extraits de films choisis par Jean Echenoz : Renoir, Rozier, Kaurismaki, Walsh, Minnelli, Aldrich...

« Le bruit que ça fait m'importe énormément », aime à dire Jean Echenoz. La musique, le rythme de la langue sont au cœur de son projet littéraire et du dispositif en spirale de l'exposition. Après avoir écouté Thelonious Monk et Maurice Ravel, on se posera sur un banc pour entendre une lecture à voix haute du roman consacré au compositeur, déchiffré comme une partition par l'ami Olivier Cadiot. « Je suis épaté car c'est épatant », écrivait Manchette à propos de Cherokee. On ne saurait mieux dire.

L'exposition « Jean Echenoz. Roman, rotor, stator » a lieu jusqu'au 5 mars 2018, à la Bibliothèque publique d'information du Centre Pompidou, à Paris.

Voir l'entretien avec Jean Echenoz : « [J'aime me représenter l'écriture comme un travail technique](#) »